

L'ÉCRAN

L'HEBDOMADAIRE DU CINÉMA

TOUS LES
MERCREDIS

10 FRANCS

français



Troisième
année

N° 18

31 Octobre
1945

Barbara STANWYCK et Fred MAC MURRAY dans ASSURANCE SUR LA MORT.

La question des droits d'auteur

La récente abrogation du décret Laval-Richebé vient de faire rebondir l'importante question des droits d'auteur au cinéma. On doit savoir que, jusqu'à 1943, les compositeurs de musique de films bénéficiaient d'un statut très particulier : au lieu d'être rétribués, comme tous les collaborateurs de création, directement par le producteur, de toucher pour leur travail une somme fixée par un contrat, ils percevaient, par l'intermédiaire de la S. A. C. E. M., un pourcentage de trois pour cent sur les recettes des salles. Cette règle était fondée sur la législation générale des droits d'auteur et la convention de Berne. La plupart des musiciens n'y voyaient que des avantages. Les producteurs, de leur côté, trouvaient le principe excellent, puisque la musique de leurs films ne leur coûtait pas un sou. Les frais de l'enregistrement musical — orchestre, studio, prise de son — restaient, en effet, à la charge du compositeur qui, pour les couvrir, s'entendait avec un éditeur auquel il ristournait le tiers de ses droits.

Tel était le régime en vigueur jusqu'au mois de novembre 1943, date à laquelle un décret établi par Richebé et contresigné par Laval supprima purement et simplement les droits d'auteur pour les ouvrages cinématographiques. Du jour au lendemain, les compositeurs de musique de films virent se tarir la source unique de leurs revenus. Ceux qui venaient de terminer la partition d'un film ne purent en recevoir le moindre profit. Il en résulta, entre le C. O. I. C. et la S. A. C. E. M., un litige qui se prolongea un an après la libération. Enfin, en août dernier, le décret Laval-Richebé fut rapporté. Et l'on revint, provisoirement, à la législation primitive.

Provisoirement, souhaitons-le. Car s'il était nécessaire que l'on mit fin à une injuste mesure, il n'en est pas moins vrai que le régime d'exception qui est fait à la musique, dans notre cinéma, constitue une anomalie. Comment faire admettre aux exploitants, déjà frappés par de lourdes taxes, cette dime supplémentaire ? Le pourcentage prélevé sur la recette pour la location du programme ne doit-il pas, en toute logique, englober tous les éléments constitutifs du film ? La musique ne saurait être financièrement indépendante de l'œuvre à laquelle elle est incorporée. Le retour à une législation incommode et désuète n'est donc pas une solution.

En vérité, le moment est venu d'introduire dans les contrats entre créateurs et producteurs un nouvel esprit. Tous ceux qui ont participé à la création d'un film, qui en portent la responsabilité artistique — auteurs, metteur en scène, vedettes, opérateur, musicien — doivent être également associés à son succès commercial ou à son échec. Il s'agit aujourd'hui d'étendre le principe du droit d'auteur à tous les collaborateurs de création. Il ne serait pas difficile de démontrer comment cette formule aurait pour effet d'améliorer la qualité des films tout en en réduisant sensiblement le prix de revient.

Sans doute sera-t-il délicat de répartir, selon le mérite de chacun, le pourcentage attribué à l'équipe créatrice. Mais le problème n'est pas insoluble. Et il faut souhaiter que la commission Escarra, qui en a entrepris l'étude à la Direction des Beaux-Arts, réussisse à établir un statut qui satisfasse professionnels et producteurs.



DU MENSONGE DE HOLLYWOOD AU VRAI VISAGE DE L'AMERIQUE

I - D'un certain Romantisme social

Georges Magnane qui vient de passer trois mois aux Etats-Unis où il fit une série de conférences dans les Universités américaines, a bien voulu écrire pour nos lecteurs ses impressions sur Hollywood et sur les rapports du cinéma avec la vie américaine. Nous sommes heureux de publier aujourd'hui le premier article de l'auteur de La Bête à concours.

quelques-uns de ces préjugés dont m'avait muni la littérature et le cinéma. Préjugés bienfaisants du reste, puisqu'ils auront avivé, à chaque instant, le plaisir de la surprise.

Que mon Amérique littéraire se soit évanouie dès les premiers rayons de lumière réelle, nul n'en sera surpris. La preuve a été trop souvent faite que la littérature la plus objective en apparence était la plus trompeuse (et, à cet égard, je puis affirmer que Sinclair Lewis m'avait conduit bien plus avant dans la fausse connaissance que Faulkner ou Caldwell). Mais le cinéma ? Il est tout de même permis de penser que l'objectif — mot rassurant — ne saurait mentir. Non seulement il peut mentir, puisqu'il dispose d'un jeu infini d'interprétations et d'effets en trompe-l'œil, mais, trop souvent, il veut mentir.

Il est connu que Hollywood, ville sacrée, ville monstrueuse, ville folle, tient

par Georges MAGNANE

PARTANT pour la Californie, en juin dernier, j'avais beau me répéter que j'allais découvrir, à mon tour, un authentique monde nouveau, je n'y croyais pas. J'avais lu tant de livres et, surtout, vu tant de films sur l'Amérique, que je craignais bien, au fond, d'être immunisé contre toute surprise.

Or quelques heures à New-York ont suffi à me rassurer : je ne connaissais rien de l'Amérique. Ou plutôt, je ne reconnaissais en rien l'Amérique dont des centaines de romans et de films m'avaient peu à peu imposé une image tantôt séduisante, tantôt agaçante.

Depuis mon retour, certains de mes amis me demandent, pour aller vite : « Alors, ton impression ? Favorable ou défavorable ? » Je trouve la question indiscrète et déplacée. Ce ne sont pas les sentiments qui comptent d'abord, en ce genre d'affaires. Ce qui me semble important, c'est que j'ai été, sans cesse, surpris, dérouter, déconcerté, précisément par les aspects du pays que je croyais connaître.

Comme il me faudrait un volume pour présenter directement le peu que j'ai pu apprendre sur l'Amérique en ces quelques mois, j'essaierai seulement de définir ici

à sa légende. On lui donne volontiers le bénéfice d'une sorte d'irresponsabilité infantile. Pour ma part, je ne peux croire à son innocence. Avec un peu de bonne volonté, les cinéastes hollywoodiens auraient sûrement réussi à nous donner une idée plus exacte de cette population américaine que j'ai un instant vu vivre autrement qu'en images.

L'argent facile

DE nombreux films américains du type courant, les plus populaires, à cause de la grande adresse technique qui s'y combine avec une extrême naïveté intellectuelle, montrent des per-



CHRISTMAS IN JULY (Le Gros Lot)

Cet employé de bureau, vous pouvez être sûr qu'il va gagner à la loterie.

sonnages obsédés par la poursuite de ce qu'ils appellent « easy money » : l'argent facile.

La superstition des fortunes rapides, qui continue à démoraliser la partie la moins avertie de la jeunesse américaine, est pieusement préservée dans la capitale du cinéma. Elle se traduit par une patiente, une inlassable attente du miracle. Miracle qui doit, bien entendu, ouvrir toutes grandes les portes du paradis américain avec villas blanches et Packard longues comme des corbillards.

J'ai rencontré, dans les salons et dans les restaurants de Hollywood, quelques représentants de ce culte : hommes plus ou moins jeunes qui présentent laborieusement tous les signes extérieurs du « génie », et surtout, en nombre impressionnant, jolies filles qui se tiennent prêtes pour le jour où un grand producteur découvrira les exceptionnelles vertus commerciales de leur sourire, de leurs jambes ou de leur chute de reins.

Je ne sais ce qu'il adviendra des rêves de cette aventureuse jeunesse. Toujours est-il que rien, dans ce que j'ai pu voir de la société américaine, ne répond à leur optimisme et à celui des innombrables personnages de films qui leur ressemblent. Si, au lieu de se documenter sur place, les auteurs d'Hollywood se mélaient à la population de San-Francisco, de Chicago ou de New-York, ils rencontreraient une imposante majorité d'intellectuels besogneux, d'hommes d'affaires harassés et inquiets, d'ouvriers bien payés et cependant toujours au bord de la gêne. Argent facile ? Oui, si l'on considère la facilité de dépense. Le mécanisme à base publicitaire du « standard of life » est organisé de telle sorte que la demande dépasse toujours sensiblement l'offre. Si bien que chacun se trouve emboîté à sa place avec plus de rigueur encore qu'en Europe. Et, dans cette organisation, Hollywood joue un rôle qui n'est pas des plus glorieux.

Et le peuple ?

A part quelques exceptions, parmi lesquelles il faut citer des films pay-sans tels que *Grapes of Wrath*, d'après le roman de Steinbeck, ou l'actuel succès de Renoir, *The Southerner*, rien



MOONTIDE (La Péniche de l'amour)

« Jean Gabin, un curieux fantoche qui flotte quelque part entre le gigolo et le bandit sentimental... »

flashes

PARIS

- ◆ André Haguët, retour de captivité : deux scénarios, dont *Florette et les quatre mains*, pour Jean Murat.
- ◆ *Incessamment*, Ludo, d'après Pierre Scize, réalisation de J.-P. Le Chanois : *Odette J's*, Jean Tissier, Pierre Renoir.
- ◆ Prochaine repartition de la *Revue du Cinéma*, sous la direction de Denise Tual et J.-G. Auriol.
- ◆ Irène Hilda, chanteuse G.I., engagée pour tourner en France : elle avait débuté, il y a quinze ans, à Paris.
- ◆ Prochaine sortie des *Cadets de l'Océan*, de Jean Dréville, tourné en

1939, et interdit depuis.

- ◆ *Gaby M'y et Hélène Perdrière* dans *Histoire de femmes*, par Paul Bernard.
- ◆ Henri Decoin réaliserait *Marguerite de la Nuit*, d'après Mac Orlan, avec Danielle D'x et Roger Pigaut.
- ◆ Prochainement, Marlène sans maquillage. *livre de souvenirs de la vedette.*
- ◆ Incessamment, *La Belle Ensorcelée (The Flame of New Orleans)* avec Mariène, Robert Young et Mischa Auer, premier film américain de René Clair.
- ◆ Marcel Herrand (*Vastrologue*) et Hélène Perdrière (*Cath'ne de Méd'is*) dans *Nostradamus*.
- ◆ Maurice Cloche prépare *La Table aux crevés*, d'après Marcel Aymé : Jacques Dum'it.
- ◆ Assemblée générale des scénaristes : Henri Jeanson, réélu président, Nino Frank, secrétaire, Pierre Bost, trésorier, M. G. Sauvajon, Jacques Viot, Pierre Laroche et Pierre Lestringuez, administrateurs.

LONDRES

- ◆ Rank édifierait un Hollywood britannique en Australie.
- ◆ La censure américaine n'admettant pas le suicide d'une femme, *Bedella*, de John Corfield, aura deux fins, dont l'une pour l'Amérique.

MOSCOU

- ◆ Auschwitz, nouveaux documents filmés.

◆ Tchekassof, protagoniste d'*Ivan le Terrible*, est député de Léningrad au Conseil Suprême de l'U.R.S.S.

HOLLYWOOD

- ◆ Nouveaux records : Claudett C'rt, 18 robes dans *La Folle Alouette*; Rita Hayworth, 21 robes dans *Gilda*.
- ◆ Dans *Le Facteur* sonne toujours dix fois, Lana Turner porte un chandail bleu : la censure s'en émeut.
- ◆ *Going my way*, 21^e semaine d'exclusivité : record depuis *Les Dix Commandements*.
- ◆ D'après Gallup, les plus populaires : Ingrid B'nn, Bette D's, Judy C'nd, Greer C'on, Betty Grable, et Gary C'r, Bing C'y, Cary C't, Bob Hope et Spencer T'y.
- ◆ Zanuck veut acheter les droits des mémoires de l'homme politique Harry Hopkins.
- ◆ Dans *Paris souterrain*, Gracie Fields, résistante anglaise, Constance Bennett, résistante américaine, et Georges Rigaud, résistante français.
- ◆ Dès que les frères Hakim auront achevé la version américaine de *Battement de cœur* avec Ginger R's, ils entreprendront une adaptation de *Trois Vaises*.
- ◆ Forever Amber, le roman à scandale de Kathleen Winsor, à l'écran : la vedette serait Annette Simmonds, comédienne anglaise.
- ◆ Noël Coward et Ralph Richardson refusent tout contrat.

Au cours de la semaine du 24 au 31 octobre, aucun film nouveau sur les écrans parisiens.

VOTRE AVENIR est dans LA RADIO

Inscrivez-vous à nos cours du JOUR, du SOIR ou par CORRESPONDANCE

ECOLE CENTRALE DE T.S.F.
12, Rue de la Lune - PARIS -
PUBLICITES REUNIES

n'autorise, le spectateur de cinéma à croire qu'il existe un peuple américain. Hors les chauffeurs de taxis — généralement vus de dos — les portiers galonnés, les commis de magasins chargés d'apporter des paquets ou des fleurs, les valets de chambre et les garçons de café, tout se passe comme si l'Amérique n'était habitée que par des artistes et des millionnaires. Même quand, par hasard, il nous est donné d'apercevoir un simple employé de bureau dans l'exercice de son métier, ce n'est qu'un point de départ : vous pouvez être sûr qu'il va gagner à la loterie ou faire un héritage miraculeux qui lui confèrera bientôt l'étiquette obligatoire de millionnaire.

A dire vrai, pour le promeneur qui se contente d'évoluer le long de la Fifth Avenue, à New-York, cette image de l'Amérique peut paraître plausible. Il ne voit que des passants bien habillés, bien nourris, actifs, souriants. A peine si l'on est un peu surpris de voir tant de visages dont la couleur va du bronze clair au noir le plus franc, tant de paupières plus ou moins bridées, tant de nez aplatis et de pommettes asiatiques. (Il ne serait pourtant pas difficile aux cameramen de nous



THE GRAPES OF WRATH (Les Raisins de la colère)

« Une exception qu'il faut citer, qui autorise à croire qu'il existe un peuple américain. »

livrer ce pittoresque évident de New-York... N'importe. L'élégance donne à tout ce monde une sorte d'uniformité. Mais que l'on prenne une rue quelconque du côté ouest et qu'on poursuive sa promenade sur les sixième, septième et huitième avenues, voilà que l'on ne tarde pas à changer de monde. Plus trace, cette fois, de la féerie hollywoodienne. Les hommes n'ont pas tous six pieds de haut et ne portent pas tous des costumes à la mode. Ils n'ont même pas cet air de désinvolture et de force que nous croyions typiquement américain. Tout comme les Français que l'on rencontre à Courbevoie ou avenue des Gobelins, ils paraissent à la fois mous et affairés, hargneux et indécis. Les femmes ne sont ni sportives ni soucieuses de leurs attitudes comme des mannequins de grand couturier ; ce sont des ménagères chargées de paquets, des employées trotte-menu, des ouvrières aux traits durcis. Il est là, le peuple américain, aussi divers

aussi remuant, aussi vivant que tous les autres peuples du monde. Pourquoi Hollywood n'a-t-il pas su le trouver ?

Le « Tough Guy »

Il serait injuste, du reste, de prétendre que le cinéma ne nous a jamais présenté l'homme aux mains calleuses. On pourrait établir une assez longue liste de ces ouvriers à la trogne puissante qui jouent un rôle important dans certains films d'action violente. C'est précisément cette violence qui ne nous convainc pas. Quand il s'agit de l'ouvrier, Hollywood semble s'être arrêté au poncif du « tough guy », du gros dur, sorte de brute romantique à la Zola d'un modèle complètement périmé. D'où le malentendu qui nous a valu un navet aussi effarant que *Moonlight*, où nous voyons Jean Gabin, excellent chez nous dans les rôles d'homme du peuple, transformé en un curieux fantôme qui flotte quelque part entre le gigolo à permanente et le bandit sentimental tel que l'eût sans doute imaginé, il y a trente-cinq ans, un adolescent nourri des œuvres de Maurice Leblanc.



Son premier film à Hollywood : « Joan of Paris » (Jeanne de Paris).

MICHÈLE revient

QUE sera-t-elle à son retour ? Hollywood a-t-il beaucoup changé la pâle fille au ciré de *Quai des Brumes*, la claire salutiste des *Musiciens du Ciel*, l'étoile de mer de *Remorques* ?

Lorsqu'elle quitta la France, à la fin de 1940, Michèle Morgan était un des plus beaux et des plus émouvants visages de nos écrans. Son ascension avait été fulgurante : *Gribouille*, pour ses débuts, en 1937, et d'emblée, elle gagnait le premier rang.

On nous dit qu'elle a beaucoup travaillé aux Etats-Unis : d'abord l'anglais, puis la comédie, puis le chant... Bravo ! Mais souhaitons que Hollywood ne lui ait pas fait perdre, pour autant, sa personnalité.

A voir les photos de *Two tickets to London*, le second film qu'elle ait tourné en Amérique, on pourrait s'inquiéter



Un joli brin de pinceau... Michèle achève le portrait de son époux.



Blonde et « standardisée », avec Alain Curtis, dans « Two tickets to London » (Deux billets pour Londres)

MORGAN en France

un peu : cette fille blonde, comme « standardisée »... Mais des photos plus récentes nous rassurent.

Et d'ailleurs, nous ne pourrions juger vraiment les « performances » hollywoodiennes de Michèle Morgan qu'en les voyant, et aucune, jusqu'à présent, n'a été encore projetée en France, ni *Joan of Paris* de Robert Stevenson, son premier film, qui évoque les débuts de la résistance française, ni *Two tickets to London*, où elle est mère d'un petit garçon, ni *Passage to Marseille*, autre évocation des premiers temps de la résistance en France, qu'elle tourna avec Humphrey Bogart, ni *Higher and Higher*, comédie musicale où elle paraît aux côtés de Frank Sinatra.

Michèle Morgan revient en France. Elle va tourner, sous la direction de Jean Delannoy, *La Symphonie pastorale*, d'après André Gide, puis, pour Roland Tual, *L'Annonce faite à Marie* de Paul Claudel.

Mais il est certain que ce retour ne peut pas être définitif : le 2 septembre 1942, en effet, elle a épousé un jeune comédien de Hollywood, William Marshall. L'an dernier, son fils Michael est né...

Et tous trois sont très heureux.



Monsieur, Madame et Bébé : voici toute la famille Marshall réunie et souriante.



Devant la maison qu'elle habite, construite dans le style des ranches californiens sur une hauteur qui domine Hollywood...

Mettre les rossignols en cage !

LES « rossignols », nous enseigne Littré, sont des marchandises qui restent perchées en haut des casiers parce qu'elles ne se vendent pas. La guerre a-t-elle ouvert la cage aux rossignols ? Sans allusion — bien entendu — au film de Noël-Noël. La presse corporative va nous répondre.

En Finlande, lit-on dans *Le Film français*, nos exportations cinématographiques reprennent : elles ont été liées, bien entendu, au souci du prestige et de la propagande nationale. Aussi les Finlandais verront-ils les meilleurs films réalisés depuis 1939 : *La Vie de Bohême*, *Dernier Métro*, *Le Soleil a toujours raison*, *L'Assassin a peur la nuit*, *Histoire de rire*, *La Boîte aux rêves* et *Le Camion blanc*.

En Amérique du Sud, où vient d'arriver une mission conduite par le capitaine Ben Simon, les distributeurs sont disposés à nous acheter cinquante de nos productions. Selon la presse corporative, des pourparlers ont été engagés pour *Minuit, place Pigalle*, *Déjeuner de soleil*, *Le Carrefour des enfants perdus*, *La Rabouilleuse*, *Dernier Métro* et (vraisemblablement par erreur) pour deux excellents films : *Le Ciel est à vous* et *Drôle de drame* (dont nous allons bientôt fêter le dixième anniversaire).

Mais peut-on affirmer que rien n'est fait pour vendre en Amérique Latine ces rossignols scandaleux que sont les films tournés en France par la société allemande Continental, supervisés par feu le Dr. Goebbels. Le gouvernement para-hitlérien du colonel Peron sera certainement heureux de passer le *Corbeau* sur les écrans argentins avec le titre que lui avait donné, pour l'exportation, la *Propagandastaffel*, *Une petite ville de France*.

par Georges SADOUL

Ce même *Corbeau* avait été acheté le mois dernier en Suède et allait être présenté dans un grand cinéma de Stockholm. Mais on alerta l'Ambassade de France qui intervint.

Un lecteur des *Lettres françaises* vient de signaler à ce journal que le Kursaal de Bad-Ems, près de Coblenze, a mis à son programme, en septembre dernier, *Le Corbeau*, qui lui était évidemment fourni par des services français. Si ce film a été loué par les Domaines, on peut penser que cette administration, qui s'est fait payer les locations des films Continental en pellicules vierges fournies par les autorités militaires, va les utiliser à tirer de nouvelles copies du *Corbeau* qui seront projetées à nos soldats et aux civils allemands dans tous les kursaals de toutes les villes et localités occupées par nous.

Car dans la zone que nous occupons en Allemagne, notre cinéma dispose de nombreuses salles réservées à l'armée, et de quatre cents autres destinées aux civils. C'est dire que nous exploitons là un



Un « rossignol » qui ne servira pas le prestige de la France à l'étranger : « La Boîte aux Rêves ».

circuit plus important que tout le circuit hollandais d'avant guerre.

Le « Pool Rhin Danube » qui distribue nos films en Allemagne vient de publier sa première sélection qui n'est pas critiquable : elle va du meilleur au médiocre. Mais il convient d'ajouter à cette liste la quasi-totalité des films allemands joués par des Français, ceux de la *Continental*. Les nazis n'ont pas été privés de ces *Inconnus dans la maison* où ils représentent la France comme une nation « décadente » et « enjuivée ». De tels films étaient des rossignols, depuis qu'ils avaient été mis sur la liste noire. Est-ce une raison pour les jeter sur un marché de même couleur ?

Mais il y a mieux. Dans les cinémas réservés à la troupe, on passe des films Continental et surtout des films allemands doublés en français. Il reste aux soldats de nos armées occupantes à applaudir la *Fille au vautour*, et Willy Forst dans *Bel Ami*, comme s'ils étaient encore des Français occupés.

Pourtant, à la libération, tous les films allemands avaient été interdits, ceux de la *Continental*, de la *U.F.A.* et de la *Tobis*. On avait demandé leur destruction immédiate...

Mais il existe une administration des Domaines, qui dépend du ministère des Finances et qui gère pour le compte de la loi Prêt-Bail les biens allemands en France. On croyait mettre en cage ces scandaleux rossignols. Les Domaines, soucieux de leurs deniers, ont ravitaillé nos armées en films allemands, montré aux Allemands des films supervisés par Goebbels, proposé aux Sud-Américains, aux Finlandais, aux Suédois, à tous les amis de notre pays, des films allemands présentés comme le meilleur de notre production. Peu importe si après cela les vrais films français ne se vendent pas, peu importe si notre prestige en souffre, il rentre des deniers dans les caisses de l'Etat, ou plus exactement dans celles de la loi Prêt-Bail.

Les Domaines manquent encore de hardiesse. Cette administration qui possède des copies du *Juif Suss*, du *Triomphe de la volonté* et du *Jeune Hitlérien Quex* devrait se hâter de les vendre en Espagne, au Portugal et dans certains Etats dictatoriaux sud-américains... et pourquoi pas dans les cinémas de la zone française fréquentés par la population allemande ? Cette opération serait extrêmement rentable.

« Le cinéma est aujourd'hui une affaire d'Etat », a dit récemment René Clair. Notre gouvernement a compris : « Le cinéma est une bonne affaire pour l'Etat ». Il a confondu croix de Malte et pompe à finances : mais il continue d'ignorer que le film puisse être une arme de notre propagande, « l'ambassadeur de la qualité française », un instrument de « prestige et de grandeur ».

Grâce à Renoir, René Clair, Duvivier, Feyder, Carné, nos films ont partout leurs admirateurs. Grâce aux Domaines et à nos services d'exportation, ils vont recevoir les œuvres complètes de Joannon, d'André Hugon et de Decoin (de la *Continental*). Ainsi pouvons-nous perdre en six mois le fruit de quinze ans d'efforts.

(Suite page 15)



Une œuvre qui donne, de la vie française, une image émouvante et vraie : « Le Ciel est à vous. »

Il y a dans l'art du court métrage une sorte de charme très particulier. C'est un art un peu ingrat, d'ailleurs, et il n'est pas toujours facile de condenser en dix minutes ou un quart d'heure de projection une composition parfaite. Il ne s'agit pas d'épuiser un sujet, mais d'en donner un échantillon significatif, d'en indiquer l'essentiel dans ses contours les plus remarquables.

Mais au cinéma, cela se complique du fait de la question financière. Un court métrage rapporte peu, proportionnellement aux recettes d'un grand film. Si bien que le problème est en ce cas de réussir avec précision un divertissement agréable, sans dépasser un devis modeste.

C'est exactement ce que vient de faire Jean Castanier. Son petit film, *Gitans d'Espagne*, tient du documentaire en ce sens qu'il évoque pour nous les danses et les chants espagnols, mais il a, du point de vue artistique, une autre valeur, dans toute la mesure où c'est une œuvre musicale et dansante, nécessitant une interprétation et une mise en scène.

Les gitans sont réunis dans la salle commune de leur habitation et chacun danse à son tour, pour son plaisir, accompagné des battements de mains des autres. Et tandis qu'il s'élève une chanson de la guitare ou la voix rauque d'un chanteur, un découpage et un montage très adroits, et à vrai dire très sensibles, donnent au film le rythme même de la danse et de la musique, le rythme d'une petite fête improvisée un soir par des exilés. Ainsi apparaissent périodiquement, comme pour marquer les temps d'une mesure secrète, des images simples et familières, — un couple d'amoureux très beaux qui rêve en écoutant, un jeune enfant qui tire en jouant le pantalon de la grande jambe d'homme debout près de lui, une fille affectueuse d'une fille à un jeune gars, un autre enfant qui derrière les danseurs se met un drôle d'ustensile sur la tête...

C'est dans cette ambiance que dansent les gitans. On remarque surtout l'admirable Nino de Cadix, à la fois populaire et racé, mince et ardent, le guitariste Triana, qui chante un genre de plainte arabe et la petite fille, Carmencita Triana, dont l'habileté puérile dans sa longue robe se joint à une sorte de nostalgie qui étonne un peu. La photo un peu sombre de l'opérateur André Bac s'harmonise avec cette poésie.

On pouvait évidemment deviner que Castanier, qui est peintre, avait un sens plastique, discrètement apparent, d'ailleurs, tout au long de *Gitans d'Espagne*, — mais à la faveur de ce petit film on peut penser que l'on a trouvé en lui un réalisateur au ton juste et sensible.

Jean ROUGEUL.



Dans l'atmosphère chaude de la « POSADA », la danse jaillit comme un rire.

La frénésie de la danse GITANS D'ESPAGNE



Le « tio » (le vieillard), la mère et la petite danseuse attendent...



Les talons de Nino de Cadix scandent la joie de vivre.



Devant les guitaristes, la petite merveille blonde Carmencita Triana.

(Photos Pierre Haléray.)



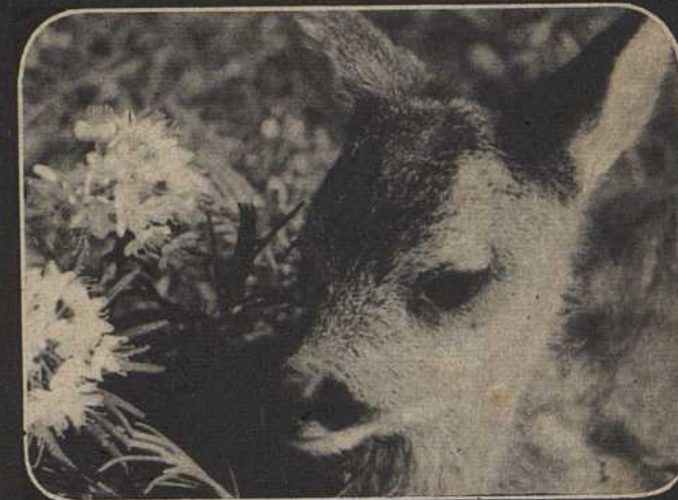
Dans le taillis, renard tend l'oreille, prêt à bondir sur sa proie.



Un habitant des îles du nord : le goéland à manteau bleu.



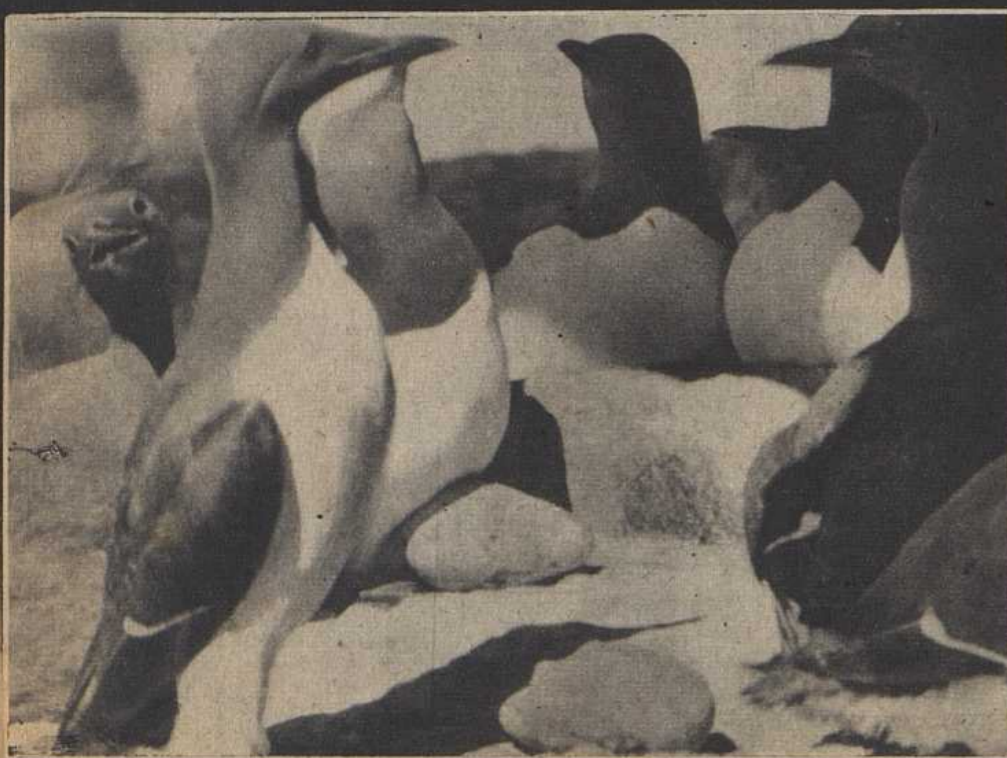
Matinée de printemps dans la forêt dalécarlienne. Une famille de chevreuils surprise par le chasseur d'images.



Le jeune chevreuil respire l'odeur des fleurs sauvages.



Le petit pingouin ne ressemble pas au pingouin adulte.



Des cats marins tiennent un conseil de famille.

AU VENT DU LARGE A L'OMBRE DES FORÊTS

Si Jean-Jacques avait vécu de notre temps, il n'aurait pas herborisé dans la forêt d'Ermenonville. C'est muni d'un Bell & Howell portatif qu'il eût accompli ses promenades solitaires. Car tout fervent amoureux de la nature se double aujourd'hui d'un cinéaste. Qu'il s'attache à la vie des plantes ou à celle des animaux sauvages, qu'il explore le monde sous-marin ou la société des insectes, le naturaliste n'a pas de plus précieux auxiliaire que l'appareil de prise de vues. Le livre de la nature ne peut plus s'écrire qu'en langage cinématographique. Et les hideuses collections d'empailés qui dansent encore dans les musées d'histoire naturelle leur ballet immobile tront bientôt rejoindre, à Paris des fantômes, les figures de cire du musée Grévin. Les secrets de la nature, c'est sur l'écran qu'ils s'inscrivent désormais.

Il convient d'habitude de faire une distinction entre les cinéastes qui font des films de nature et les naturalistes qui se servent du cinéma. Mais il semble que M. Arne Sucksdorff, auteur des trois films suédois dont nous publions ici quelques images, soit à la fois l'un et l'autre. Cet amoureux passionné de la vie des bois et des grèves, cet observateur minutieux et averti du monde animal est un grand artiste et un poète. Qu'il nous emmène dans les îles rocheuses du golfe de Botnie où les « cats » marins pondent des œufs aux formes baroques (spécialement conçus, semble-t-il, pour ne pas rouler sur les rochers), qu'il nous transporte au cœur de la forêt dalécarlienne pour y surprendre le renard ou le chevreuil dans leurs ébats familiers, ses images n'ont pas seulement la valeur d'un témoignage. A travers l'extraordinaire pureté de la photographie et du son, toutes les sensations trouvent leurs résonances : le vent passe, l'herbe frissonne, les odeurs de la terre, la fraîcheur du matin, le jeu du soleil dans les feuillages, le sentiment de la solitude se confondent dans une évocation pleine d'harmonie qui, fait songer aux chœurs de la nature américaine, à Emerson, à Thoreau.



Le renardeau s'initie à la vie des bois.

Répandre le goût du cinéma, faire connaître ses chefs-d'œuvre, éduquer le public : telle est la tâche des CINÉ-CLUBS

LES amateurs de peinture ou de littérature ont à leur disposition des musées et des bibliothèques. Ils peuvent y voir ou revoir, lire ou relire ce qu'ils veulent.

Le cinéma, c'est autre chose. Il faut y saisir l'actualité au vol. Ce film que je ne vais pas voir aujourd'hui, je ne sais ni où ni quand je pourrais le connaître. Pour beaucoup de jeunes gens, les classiques du cinéma se résument à trois lignes dans un manuel.

Ainsi, cet art qui réunit les ressources de la poésie du roman et de la musique, — qui dispose du pouvoir de conviction le plus extraordinaire, qui engage la sensibilité tout entière et qui a l'audience la plus vaste, le public le plus nombreux et le plus assidu qu'aucun art n'ait encore eu — est essentiellement fugitif.

Dans les pays où le cinéma est une industrie choyée, comme dans ceux où il est patrimoine national, on conserve précieusement les films. En France, il a fallu l'initiative et les ha-

couvrir les frais d'un grand film. Outre les taxes, les Français ne vont pas assez au cinéma. Pas moyen de créer un puissant cinéma français dans ces conditions. La tâche urgente des ciné-clubs est d'augmenter le nombre des spectateurs, de multiplier les foyers d'attraction pour le cinéma. Un membre de plus dans un club, c'est un spectateur assidu de gagné. Un fanatique.

D'avantage. Il ne s'agit pas seulement de présenter des œuvres anciennes ou rares ; le goût et la passion du cinéma s'accroîtront surtout par la compréhension. Il faut susciter le travail de l'esprit. Quand le Club Français présente ensemble *Emile et les détectives* et *Zéro de conduite*, le monde aimable et faux et le vrai côté à côté, il veut essentiellement créer une réflexion critique. Raisonner en même temps que connaître. Savoir ce qu'on voit. Choisir. Replacer chaque œuvre dans son cadre, dans son époque. Comparer écoles et nations. Il est

clair que tout cela aura pour résultat d'augmenter la diffusion du cinéma.

Aussi la Fédération Française des Ciné-Clubs, en aidant tous les amis du cinéma à se grouper, a-t-elle conscience d'aider au maximum le développement du cinéma français.

Il y a encore autre chose. Honnêtement, le cinéma est-il le grand moyen de culture qu'il pourrait être ? Il faut un lien entre le cinéma et la masse des hommes. Il n'est plus possible qu'il y ait d'un côté des techniciens et des spécialistes qui peuvent eux seuls comprendre et connaître le cinéma de

droit divin — et de l'autre une masse de spectateurs amorphes et ignares, tout juste bons à jouir vaguement de ce qu'on veut bien leur donner.

Il y a donc nécessité urgente de répandre le plus possible la connaissance du cinéma. Antée reprenait des forces en revenant sur la terre. La terre du cinéma c'est la masse des hommes. C'est pour elle qu'il est fait. Mais la vraie question est de savoir si on le laissera devenir un jouet, ou si on réussira à en faire un outil, un moyen de connaissance et d'action. Et comme il faut bien prêcher pour son saint : les ciné-clubs sont la solution.

Pierre KAST.



Quand D. W. Griffith faisait répéter à Lilian Gish une scène de « Way down East (A travers l'orage) », un futur classique de l'écran.

tailles contre l'oubli d'Henri Langlois, pour que naisse la cinémathèque française. On pense avec effroi à la somme d'efforts qui se sont perdus irrémédiablement.

Le Cercle du Cinéma, ciné-club historique créé par la Cinémathèque est l'unique endroit où l'on peut arriver à connaître l'histoire du cinéma. A côté de lui, d'autres ciné-clubs ont d'autres tâches. Nous ne rappellerons ni leur histoire, ni comment « Spartacus » révéla le *Ouvrassé Potemkine*. Il arrivera sans doute encore qu'un ciné-club révèle une œuvre importante. Mais leur tâche principale, urgente, est autre.

Il se trouve que notre pays — cinq millions de spectateurs — ne suffit à



Frédéric Lemaître des « ENFANTS DU PARADIS », d'une magnifique emphase.

Je vais procéder par antiphrases.

Pierre Brasseur ne joue pas les hommes doux et sentimentaux. Il ne personnifie jamais la vertu. Il n'inspire pas confiance. On ne lui confierait pas sa femme. Lui remettrait-on son porte-monnaie ? Lui accorderait-on facilement un certificat de bonne vie et mœurs ? Lui donnerait-on le bon Dieu sans confession ? Non !

Voilà le personnage qu'il a créé, qui lui colle à la peau, et lui fait automatiquement attribuer les rôles de mauvais garçon.

Il y a bon nombre d'années qu'il joue ce jeu-là, qu'il apparaît sur l'écran, le feutre mou rabattu sur les yeux, le mégot au coin de la bouche, l'arête du nez fine et la joue ronde.

Je ne peux pas compter ces apparitions, pour la bonne raison qu'il est le type déplaisant, le muffle. Celui qui fera un coup en vache. L'ignoble individu. Celui qu'il vaut mieux oublier : il n'est pas le héros.

Aussi, le public néglige-t-il de le tenir pour le grand acteur qu'il est.

Pierre Brasseur est conscient de cette ingratitude du public, du danger d'être toujours le vilain monsieur. Il le dit avec une surprenante modestie :

— Oui, ça commence à venir (il parle des grandes créations qu'on n'oublie pas), ça met longtemps ; mais je crois que ça vient !

M OI, je croyais que c'était venu, depuis deux fois dix ans qu'on le voit à la scène, à l'écran, et qu'il porte un nom célèbre.

1924. Il joue *Le Cœur ébloui* avec Hu-

PIERRE BRASSEUR Mauvais garçon - Bon acteur

guette Duflos. Un rôle de collégien. On retient son nom.

Avec *La Fleur des pois*, la pièce de Bourdet, il est célèbre — et classé : l'homme louche. Le gigolo pervers. La belle canaille.

En même temps sa carrière cinématographique commence. Il tourne de façon ininterrompue. Des rôles de comédie surtout, ceux de mauvais garçon se précisent ensuite. Il accepte indifféremment de collaborer aux pires et aux meilleurs films. Peut-être parce que le cinéma paie.

Peut-être aussi pour se payer le luxe d'être un homme de théâtre.

Intelligent, rompu au métier de théâtre, curieux des choses et des gens (là, j'ai été entraîné par la phrase toute faite ; je crois qu'il est exclusivement curieux des gens), Brasseur devait songer à écrire lui-même des pièces, des rôles pour lui. C'est comme cela qu'il est devenu auteur dramatique.

Il a jusqu'ici six pièces à son actif : *L'Ancre noire*, *Homme du monde*, *Cœur à gauche*, *Grisou*, *Un Ange passe et Sainte-Cécile*.

Interrogé : y a-t-il là-dedans des phrases qui vous révèlent, il répond, dégoûté :

— Ah ! mais non, je n'aime pas l'introspection. Ce qui m'amuse, ce sont les gens... imaginer...

DE la multitude de ses films, il veut ne retenir que les grands. Il a, sur cette question une négligence d'homme prodigue (il en a tant fait !) et une impatience d'homme d'action (tant restent à faire !). Il vient de tourner *Le Pays sans étoile*, d'après le roman de Pierre Véry, *Jéricho*, il tourne *La Femme fatale*, et il est engagé pour ce grand film de Marcel Carné, avec Marlène Dietrich et Jean Gabin, dont vous avez certainement entendu parler...

Parmi ses grandes créations, il compte d'abord *Quai des brumes*. Une fois de plus, dans sa carrière d'acteur, il y recevait, de la main de Jean Gabin, une magistrale volée.



...Dans « JERICHO », un trafiquant du marché noir, un type lâche qui meurt de peur...

Il l'encaissait avec veulerie, avec les faux défis d'homme lâche, les airs dégagés du monsieur qui rajuste sa cravate après avoir reçu une gifle. En homme humilié qui ne renonce tout de même pas absolument à la dignité humaine.

Il faut être un grand acteur pour faire d'une pareille scène ce dont on se souvient dans un film.

Belle création aussi, dans *Lumière d'été*. Un rôle qui lui allait. Celui d'un peintre rongé d'alcool et d'ambition artistique, frôlant le *delirium tremens*. Il avait là cependant quelques moments exagérés, caricaturaux. C'est l'écueil pour un acteur qui joue au paroxysme et dédaigne le procédé facile de l'effacement.

Même chose dans le *Frédéric Lemaître des Enfants du paradis*. Pierre Brasseur n'a pas peur du ridicule. Il n'a pas de retenue. Il s'abandonne. Il est d'une impudique et magnifique emphase.

— Voilà ce que je voudrais qu'on dise, n'est-ce pas ? Je viens de créer des rôles entièrement différents. L'un de comédie dans *La Femme fatale*, dans l'autre (*Jéricho*) je suis un type lâche, dégueulasse... C'est de la composition, ça. Je ne suis pas l'homme d'un seul rôle. Oh ! non. Car moi, je me souviens de son entrée en scène dans *On ne badine pas avec l'amour*.



...le feutre mou rabattu sur les yeux, l'arête du nez fine, la joue ronde, le mégot... « LE PAYS SANS ETOILE ».

— Comme te voilà grande, Camille, et belle comme le jour... » Pour tout un soir, Pierre Brasseur était un Perdican grave, ébloui d'amour, d'une voix bouleversante.

Il est touché, qu'on s'en souviendra, et moi, surprise qu'il en soit touché. Beaucoup de créations, souvent dans des films commerciaux, à la chaîne, noient ces grands moments où le public reconnaît en Brasseur un acteur de classe.

JE le vois tourner dans *La Femme fatale*, mise en scène par Jean Boyer. Entouré de comparses, il est seul, il s'oublie, il murmure ses répliques, il mime, il est en transe.

Pour la scène de l'accident, il se barbouille de noir, déchire un chapeau, se le plante tout de travers sur la figure. On voit l'œil par une déchirure. On l'entoure. Les machinistes rigolent. Il les fait rire. Il fait le clown. Il est spontanément drôle.

Il est de la race des vrais acteurs.

Claude MARTINE.

POUR AVOIR UNE BELLE poitrine

Sous le titre *Les Imperfections mammaires*, F.-H. Dupraz, l'éminent spécialiste de la Beauté scientifique, vient de publier un remarquable ouvrage de vulgarisation.

L'auteur, qui a consacré de nombreuses années à l'étude de la physiologie mammaire, y décrit, pour le grand public, le délicat mécanisme du Développement des Seins et nous fait généreusement bénéficier du fruit de ses recherches sur l'action réparatrice des Hormones et des Vitamines.

Les principales disgrâces y sont longuement étudiées (poitrine insuffisamment ou trop développée, seins tombants, etc.) et, pour chacune d'elles, est indiquée une thérapeutique appropriée.

En un mot, il s'agit d'un travail passionnant, aussi clair qu'instructif, que toutes les Femmes soucieuses de leur Beauté et de leur Santé se doivent de lire et de faire lire.

Luxeusement édité par le Centre des Hormo-Vitamines (Service A-E), 6, rue des Dames, Paris-17^e, cet ouvrage, à titre de vulgarisation, vous sera envoyé gratuitement en vous recommandant de « L'Ecran Français ».

IL FAUT DIRE AUX FEMMES

qui veulent être bien coiffées qu'il n'y a pas de jolie coiffure possible sans cheveux sains. Apprenez à soigner les vôtres, madame, sans contrarier la nature, en demandant dès aujourd'hui la brochure gratuite : « Comment régénérer votre chevelure », au Lab. du Frère Marie-Antoine, 62, Grande-Rue, Négrepelisse (Tarn-et-Garonne). Envoi discret.

DEVEZ-VOUS
CINÉASTE ?

les 120 Métiers
du Cinéma
PAR CORRESPONDANCE

LA PUISSANTE INDUSTRIE DU CINÉMA
vous offre
DES POSSIBILITÉS D'AVENIR
RÉMUNÉRATEUR
en qualité de
TECHNICIEN SPÉCIALISÉ

Demandez-nous une
documentation complète.

Envoyez cette annonce avec 15 francs à
LA SCIENCE FILMÉE
Ecole Technique de Cinéma
par correspondance
52, av. Hoche, Paris - Etoile - Bureau E

Le film d'Ariane

PARIS

La Tour, prends garde!

EDWIGE FEUILLÈRE habite à proximité de la Tour Eiffel. De ses fenêtres, elle contemple la silhouette élancée de ce monument que Jean Cocteau surnommait « la demoiselle du téléphone ». Il lui arrive de sortir pour s'approcher de la flèche d'acier...

Mais elle n'y monte pas.

Depuis qu'Edwige Feuillère habite près de la Tour, elle n'en a jamais fait l'ascension, mais elle a souvent parcouru le coin de terre qui se trouve limité par ses quatre pieds.

Ces quelques mètres carrés lui sont, en effet, indispensables pour apprendre ses rôles. Edwige Feuillère prétend ne retenir que ce qu'elle a appris en

marchant d'un pilier à l'autre. Elle ajoute même que le texte de la *Part de l'Ombre*, qu'elle a tourné récemment, lui a fait accomplir à peu près trente kilomètres...

Sang-froid

QUELQUES journalistes anglais sont venus suivre à Epinay les récentes et sensationnelles prises de vues de *Jéricho*. Ils ont admiré la précision avec laquelle les Mosquitos étaient censés faire « mouche » sur le décor et ils ont plaisamment décrit, dans leurs reportages, l'assourdissante animation qui régnait sur le terrain.

Mais ce qui a inspiré le plus d'admiration à nos confrères anglais, c'est le sang-froid de Pierre Brasseur. Pendant les prises de vues, au milieu de l'éclatement des bombes et de la chute des ruines, Brasseur dormait sous une bâche, en attendant que son tour vint de jouer, « ce qui — écrit l'un des journalistes — dénote un beau sang-froid ».

Ou plutôt, un grand sommeil : en effet Pierre Brasseur tournait le jour à Epinay et la nuit à Joinville, comme l'*Ecran français* l'a rapporté dans son numéro du 19 septembre.

Les « R.P.H. »

CONNATTEZ-VOUS les R.P.H. ? Ces initiales veulent dire « les Résistants de la Première Heure », et il s'agit d'une « Amicale du Cinéma ». Nous avons sous les yeux une lettre par laquelle le président de cette association décerne à une personnalité un diplôme de Résistance pour « avoir eu le courage d'exprimer ouvertement ses idées à divers hommes politiques et journalistes, dont Déat et Châteaubriant ».

Le président de cette association s'appelle M. Knabel, et exerce par ailleurs des fonctions dans une maison de production. Il y a quelques jours, ce même M. Knabel comparait devant la 12^e chambre correctionnelle, en qualité de plaignant : il s'en prenait à un homme détenu depuis un an, qu'il accusait d'avoir dénoncé un Israélite gaulliste à la Gestapo.

Or, le défenseur de l'inculpé se borna à

lire une lettre que M. Knabel adressait à M. Scapini en 1943, lettre faisant état de sentiments très collaborationnistes et affirmant qu'il fallait se débarrasser des Juifs...

Bien entendu, l'accusé a été acquitté : quant à M. Knabel, on lui a laissé quitter l'audience sans lui demander quelques éclaircissements sur son attitude pour le moins singulière.

Que pensent les autorités cinématographiques compétentes de ce singulier fondateur des R.P.H., « Amicale du Cinéma » ?

Débuts à l'écran

ON a pu lire ces jours-ci dans un hebdomadaire littéraire, un compte rendu des prises de vues de la *Femme fatale*, qui renfermait une information sensationnelle. Citons :

A Gaby Sylvia et Jacqueline Gauthier, dont il est bien difficile de dire quelle est la plus jolie, il fallait deux maris sur mesure, ahuris et prévenants, en même temps que superbes d'inconscience, tels que les auteurs s'amusaient à en fabriquer de toute pièce. Pouvaient-ils mieux trouver que Louvigny et Alexandre Arnoux ?

Tous les amis de l'auteur de *Huon de Bordeaux* et de *Rhône, mon fleuve* se sont émus : renseignements pris, Alexandre Arnoux ne débute pas au cinéma...

Il ne faut pas confondre Robert avec Alexandre.

Le cinéma à Versailles

UNE grande activité cinématographique a régné ces jours derniers à travers le parc de Versailles.

Marcel l'Herbier, à la tête de la nombreuse distribution et figuration du *Collier de la Reine*,

s'était installé à proximité du Grand Trianon, pour y donner les premiers tours de manivelle de ce film, dans lequel nous aurons la surprise de voir Viviane Romance incarner la comtesse de Lamotte.

La présence de ces personnages habillés à la mode du XVIII^e siècle ne détonne pas en ces lieux. Mais, l'autre jour, on a été surpris de rencontrer d'autres personnages, d'un genre tout différent et fossi-ci, au Petit Trianon.

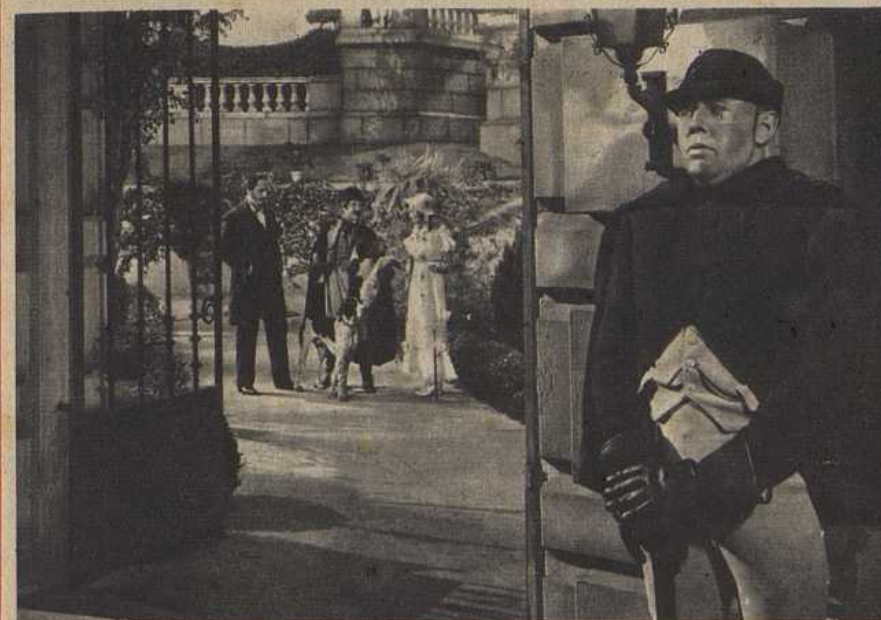
Il s'agissait des héros de *l'Idiot*, l'adaptation du roman de Dostoïevski dont Georges Lampin commence la réalisation. Aux côtés d'Edwige Feuillère, Lucien Coëdel et Gérard Philippe s'efforçaient de se donner un air slave à proximité du hameau de Marie-Antoinette...

BRUXELLES

Une énigme policière

EN juin 1944, un photographe reçut l'offre de suivre la réalisation d'un film qui devait être tourné dans un studio belge, afin de faire des photos destinées à la presse. Informations prises, le photographe apprit que la proposition était sérieuse et qu'on s'appêtait à tourner un drame policier. Tout en trouvant l'époque assez mal

Les MISERABLES, n^{ième} manière!



« Les Misérables » vus par Hollywood : à droite, Charles Laughton (Javert), le policier qui écoute aux portes.



...Et Fredric March (Jean Valjean) au chevet de Cosette. Personnes bien soignées, polis par des années de luxe et de vie facile.



Dans le film de Raymond Bernard Charles Vanel, un Javert inquiétant

« Les Misérables », comme « Les Trois Mousquetaires » ou « La Dame aux Camélias », est l'une de ces œuvres éternelles qui ne cesseront d'inspirer les auteurs de films ! Une nouvelle version du roman fameux de Victor Hugo — c'est, au moins, la cinquième !... — a été réalisée à Hollywood par Richard Boaslowski. Après Albert Capellani et Raymond Bernard, en France, un metteur en scène russe américanisé a fait revivre Jean Valjean, Javert, Cosette, tous ces héros populaires français dont les aventures nous sont familières. Les documents américains inédits que nous présentons montrent combien le film de Boaslowski semble loin des adaptations françaises de ce sujet, Fredric March et Harry Baur, Charles Laughton et Charles Vanel ne semblaient pas destinés aux mêmes personnages ; les interprétations différentes d'une même œuvre peuvent, à un point extrême, transformer la face, — et quelquefois aussi l'esprit — de cette œuvre.



...Et Harry Baur, un Jean Valjean usé par les années de misère.

choisie, pour ce genre d'activité, le photographe accepta la proposition.

Six semaines plus tard, les prises de vues qui s'étaient déroulées jusque-là de la manière la plus normale furent interrompues par les événements.

Bruxelles fut libérée le 3 septembre, et, quelques jours plus tard, notre photographe était convoqué au studio. Sa surprise fut grande en y pénétrant : dans le décor qu'il connaissait bien, un portrait d'Hitler avait été accroché au mur, et des figurants en feldgrau s'y promenaient avec nonchalance.

Le mot de l'énigme fut alors donné : le scénario policier n'était, paraît-il, qu'un trompe-l'œil destiné à déjouer la censure allemande, et

le film avait pour véritable sujet les exploits de la Résistance belge. Il ne restait plus qu'à fabriquer les scènes où l'occupant jouerait son rôle...

Cette bande vient d'être projetée en Belgique et va l'être en France sous le titre de *Soldats sans uniforme*.

VATICAN

La caméra et Notre Saint-Père

LES chefs des maisons d'actualités américaines qui viennent de visiter l'Europe ont été reçus en audience au Vatican par le pape Pie XII. Pour une fois, ils étaient venus sans

caméra ni micro. Et ils l'ont sans doute bien regretté.

Car le Saint-Père leur a parlé cinéma, et non sans malice : il leur a rappelé que si la caméra ne ment pas nécessairement, elle n'en a pas moins le droit de donner un sens aux images qu'elle montre, et que ce sens risque d'être parfois trompeur.

« Quel que soit le soin qu'il apporte à ce choix, a dit Pie XII, le cinéma peut contribuer à créer des impressions fausses et à propager l'esprit du mal, de la méfiance, de l'hostilité et de la haine... »

Les cinéastes américains sont partis sans demander leur reste.

Le film d'Ariane

LONDRES

Opinions révolutionnaires

AL'OCCASION de son passage à Londres, René Clair a été interviewé. Il a dit notamment : « On m'a montré à Hollywood une liste de vingt films avec des scénarios tout prêts, des titres définitivement choisis, des distributions complètes, et on m'a demandé lequel de ces vingt films je désirais commencer. J'ai répondu : aucun... Car, dans un tel système, il ne reste au réalisateur qu'à compléter des films déjà aux trois quarts terminés. Etant donné que c'est là le genre de travail qu'on leur demande, j'estime que les réalisateurs sont beaucoup trop payés en Amérique. »



Cette interview fait couler beaucoup d'encre à Hollywood, on s'en doute, d'autant plus que Jean Renoir, passant à son tour à l'offensive, a fait les déclarations suivantes à un journaliste américain :

« J'estime que les films américains sont trop raffinés, c'est-à-dire qu'ils mettent trop l'accent sur le « bon goût ». Trop de cuisiniers participent à leur confection, trop de patrons ont leur mot à dire... Je voudrais un cinéma américain plus simple : qu'est-ce qui a fait la gloire de Hollywood ? Les Western, le drame sombre et dur, les films de critique sociale et les films de comédie. »

Les Américains n'en reviennent pas et se demandent s'il ne faut pas museler ces Français trop bavards...

Conflit anglo-américain

Il y a quelques jours, un film américain sur la campagne en Birmanie était interdit par les autorités anglaises, à cause de la manière peu objective dont les cinéastes de Hollywood décrivait la participation britannique à cette campagne.

Nouvelle interdiction : Il s'agit cette fois-ci de *Adolescentes*, reportage de la série *March of Time*, dont les projections ont été arrêtées sur l'ordre des autorités anglaises.

Le motif ? Ce film, qui entend décrire l'état d'esprit de la jeunesse féminine américaine, dépeint surtout le culte idolâtre pour la nouvelle vedette de Hollywood Frank Sinatra, jeune chanteur à la voix mélodieuse. On craint à Londres que ce sujet ne soit pas compris du public britannique et nuise à l'entente anglo-américaine...

Rendez-vous dans la baignoire

CHARLES SPAAK et Georges Simenon ont de nombreux traits de ressemblance : ils sont tous les deux Wallons, grands et massifs ; en outre, si Spaak est le scénariste qui a écrit le plus de scénarios, Simenon est notre romancier qui a écrit le plus de romans policiers. Or, Julien Duvivier, pour son nouveau film, *Panique*, a eu l'idée de réunir ces deux écrivains : *Panique* est, en effet, l'adaptation, par Charles Spaak, d'un roman de Simenon.

Or, le romancier et le scénariste ne s'étaient jamais rencontrés, bien que leurs noms se fussent déjà trouvés au générique du même film.

Ils ont fait connaissance de la façon la plus simple : à Londres, au Savoy, dans une salle de bain, à huit heures du matin. Le hasard leur avait fait donner, en effet, des chambres voisines, et la salle de bain leur était commune...

Afin de sauvegarder son indépendance L'ÉCRAN FRANÇAIS n'accepte AUCUNE publicité cinématographique

Des films semi-muets

UN producteur anglais, Andrew Buchanan, vient de publier un livre intitulé *L'avenir du cinéma*, dans lequel il part notamment en guerre contre les films trop parlés.

Il préconise des films qui, « renonçant au dialogue direct, reposeraient surtout sur le mouvement des images, la parole n'intervenant qu'accidentellement ».

Des films semi-muets, en quelque sorte... Mais M. Buchanan n'est pas un zéléteur de l'art cinématographique pur : en fait, son souci est surtout d'éviter les difficultés du doublage. Un peu plus loin, son livre explique effectivement qu'au lieu de montrer le personnage qui parle, la caméra devrait montrer celui qui écoute...

Nous avons un bon sujet pour M. Buchanan : Jeanne d'Arc.



PERFECT STRANGERS

Ce film, réalisé par Alexandre Korda, vient d'être présenté avec grand succès à Londres. Le cinéma y aborde pour la première fois le problème des hommes et femmes démobilisés et rendus à la vie civile. Robert Donat et Deborah Kerr incarnent un couple médiocre, que la guerre sépare. L'homme et la femme, devenus étrangers l'un à l'autre, n'en trouvent pas moins de nouveau le bonheur. L'opérateur de ce film est le Français

HOLLYWOOD

C'est la faute du cinéma...

LES tribunaux américains ont souvent eu à connaître de questions cinématographiques, et les juges spécialisés dans les divorces n'ont jamais chômé, aux environs de Hollywood.

Mais voilà que le cinéma entre dans les tribunaux par la grande porte, comme un nouveau sujet de discorde conjugale.

A Détroit, le divorce vient d'être prononcé entre les époux Heck. Voici le motif invoqué par la femme : son mari Léonard la menait au cinéma au moins sept fois par semaine, ce qui ne déplaçait guère à la jeune femme, mais il s'endormait pendant la séance, l'obligeant à voir deux fois le double programme. Le divorce a été prononcé.

A Chicago, demande de divorce entre les époux Adler. Motif : M. Adler aime tant le cinéma que, suivant le film qu'il vient de voir, il exige de sa femme qu'elle ressemble tantôt à Lauren Bacall, tantôt à Betty Hutton, tantôt à une autre actrice. La Cour suprême de Chicago a accordé la séparation de corps...

Télé-couleurs

LES techniciens de la télévision nous promettent des merveilles : la première transmission d'images en couleurs a été faite le 12 octobre, d'un immeuble de New-York à un autre. L'image est parvenue avec une clarté remarquable.

D'autre part, des installations de télévision sont en cours dans douze grands magasins new-yorkais : grâce à des récepteurs répartis dans tout l'établissement, la totalité des stocks sera présentée à volonté aux clients, si bien que tout en achetant un sac au premier étage, on pourra guigner vers l'exposition de blanc du sixième... Le principe de l'ubiquité est enfin trouvé...

Corruption de mineure

GINGER ROGERS tourne actuellement *L'ainé et le cadet*, avec Ray Milland. Or, le scénario veut que la jolie vedette personnifie une jeune fille de quinze ans, d'où une manière de s'habiller adaptée à cet âge. Mais cela ne va pas sans inconvénients. Il y a quelques jours, pendant la pause, Ginger Rogers, en jupe courte, socquettes blanches, longues nattes dans le dos, se rend au bar pour y prendre un verre.

Le barman le lui refuse, en raison de son jeune âge...

Comme Ginger Rogers reprenait le chemin du plateau, elle tomba sur l'un des directeurs du studio, qui après l'avoir dévisagée des pieds à la tête, l'invita à quitter les lieux.

— Votre place n'est pas ici, lui déclara-t-il avec sévérité.

— Je suis pourtant Ginger Rogers...

— Et moi Fred Astaire, répliqua le directeur.

Il fallut l'intervention du metteur en scène pour que la vedette pût retourner sur le plateau.

TOKIO

Les sunlights levants

C'EST le tour du cinéma japonais d'être libéré, ce cinéma qui produisait annuellement autant de films que le cinéma américain...

Le général Mac Arthur vient d'interdire au gouvernement nippon tout contrôle sur la production et la projection des films. Il a demandé par ailleurs aux firmes de cinéma de faire preuve de « bonne foi » et de prouver qu'elles peuvent se conduire avec honnêteté et liberté.

Le Quartier Général Allié espère ainsi permettre à l'industrie cinématographique du pays du Soleil levant de « refléter les aspirations démocratiques du peuple japonais ».

BÂLE

Un record

M. STOPPA, de Chiasso, a vu près de 30.000 films. Depuis trente ans qu'il va au cinéma, il n'a plus pris de vacances, de peur de manquer un film intéressant. Chaque année, il voit entre 700 et 1.000 films...

Ainsi que vous l'aurez compris, M. Stoppa est un amateur, un amateur et pas un professionnel...

Tant qu'il y avait assez d'essence, il allait en voiture d'un cinéma à l'autre (la Suisse est petite), voyant parfois jusqu'à huit films en une journée.

Il y en a bien qui collectionnent les timbres ou les vieux haricots, et ce n'est d'ailleurs pas moins extravagant...

Le Minotaure

Les Rossignols

(Suite de la page 6)

Car le public étranger est d'autant plus exigeant pour nos films parce qu'il en a vu beaucoup d'excellents.

Il faut poursuivre une politique d'exportateur pour notre cinéma, il faut arrêter au plus vite les scandaleux pourparlers engagés à l'étranger pour la vente des films Continentaux, œuvres de propagande antifrançaise, interdits sur nos écrans, il faut remplacer les rossignols par des œuvres de qualité.

On sait que les Américains classent leurs productions en catégories A et B. Les films A sont seuls proposés à l'exportation. Ils ont tous une valeur artistique ou commerciale. Les films B, médiocres et peu coûteux, sont réservés au marché intérieur. Ne pourrait-on établir des distinctions analogues en France ? Une récente décision a refusé le visa d'exportation à un film dont l'extrême médiocrité aurait certainement nui à notre prestige à l'étranger. N'y aurait-il pas lieu de généraliser cette mesure et d'autoriser l'exportation des seuls films qui soient dignes de la France ?

Georges SADOUL.

L'ÉCRAN FRANÇAIS

Né dans la clandestinité
Rédacteurs en chef : Jean VIDAL
J.-P. BARROT

Administrateur : G. PILLEMENT.
REDACTION - ADMINISTRATION
100, rue Réaumur - Paris (2^e)
GUT. 80-60 - TUR. 54-40

PUBLICITE

142, rue Montmartre - Paris (2^e)
GUT. 73-40 (3 lignes)

« L'ÉCRAN FRANÇAIS »
n'accepte aucune publicité
cinématographique

ABONNEMENTS
Six mois : 250 fr. Un an : 500 fr.
Compte chèque postal : Paris 5067-78

Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

Les Directeurs-gérants :
Jean VIDAL et Georges PILLEMENT

ECOLE GENERALE RADIOTECHNIQUE
(Monteur-Dépanneur, Dessinateur, Opérateurs, Sous-Ingénieur et Ingénieur).

ECOLE GENERALE
CINEMATOGRAPIQUE

(Opérateurs photographe, de projection, de prise de vues, du son, Script-Girl, Acteurs, Metteur en Scène, Directeur de Production).

ECOLE GENERALE AERONAUTIQUE

(Pilote, Navigateur, Radio, Mécanicien, Technicien).

Demandez la documentation qui vous intéresse au

CENTRE D'ETUDES TECHNIQUES
ET ARTISTIQUES DE PARIS

69, rue Vallier à LEVALLOIS-PERRET (Seine). Documentation contre 10 francs.

GRANDIR vous le pouvez encore, de 10 à 20 cm. Devenir élégant, svelte, ou FORT. Succès garanti. Env. notice du Procédé Breveté c. 2 timb. Institut Moderne, 8, Annemasse (Hte-Sa.)

ABONNEZ-VOUS
à l'ÉCRAN FRANÇAIS
Six mois : 250 fr. — Un an : 500 fr.
Compte chèque postal : Paris 5067-78.

Parfums
RIVAL
ONDES
BOIS DU SUD
POIVRE
15, r. Marbeuf, PARIS

GABY MORLAY REVIENT AU THÉÂTRE



Dans la pièce nouvelle de Maurice Rostand, « Charlotte et Maximilien », Gaby Morlay revient à la scène après une longue absence. A ses côtés, Samson Fainsilber qui vient de tourner un des principaux rôles du film d'André Chotin : « Les Clandestins ».



(Photo Red.)

L'ECRAN *français*

« LES CLANDESTINS »

Dans ce film que vient de réaliser André Chotin, Suzy Carrier incarne une jeune fille vivant parmi les rudes garçons de France qui, pendant quatre années, luttèrent dans l'ombre. A ce drame aux couleurs sombres, le visage lumineux de Suzy Carrier apportera la lumière et la fraîcheur.